

La robotique risque-t-elle de nous déshumaniser ?

Anticipation ou clairvoyance ?

Monde parfait ou enfer ?

Monde parfait ou enfer ?

À Felicidad, capitale de la Grande Europe, le bonheur est un droit et un devoir pour tous les Citoyens. Alexis Decker est chargé d'enquêter sur l'évasion de parumains en révolte. Installé dans un bar pour lire le rapport que lui a confié le ministre de la Sécurité intérieure, il fait sa commande à la serveuse.

REPÈRES

Felicidad

Ce roman est une réécriture d'un célèbre roman de Philip K. Dick écrit en 1968, *Les androïdes rêvent-ils de moutons électriques?*, adapté au cinéma par Ridley Scott dans *Blade Runner* (1982). C'est également un hommage au roman d'Aldous Huxley, *Le Meilleur des mondes* (1932).

Pour bien écrire

« Mondiaux » (l. 19). Au masculin pluriel, les adjectifs en *-al* se terminent en *-aux*. Il existe des exceptions : banals, fatals, navals, par exemple.

L'HISTOIRE DES MOTS

Le nom « **génétique** » (l. 21), science du vivant, est formé à partir de la racine grecque *gen-*, qui signifie « naître », « donner naissance ». C'est le radical de nombreux mots utilisés dans le lexique scientifique. Cherchez d'autres mots dérivés de ce radical.

1. **Consortiums** : groupements de grandes entreprises.

2. **Implants neuronaux** : puces électroniques insérées dans le cerveau.

Alexis contempla ses mains, fasciné par leur délicatesse. Chacune comptait six doigts fuselés, dépourvus d'ongles. C'était le genre de fantaisie qu'affectionnaient les bio-ingénieurs de Génégène. Ce sixième doigt ne servait à rien, sinon à démontrer leur virtuosité et l'infinie plasticité du matériel parumain. Accessoirement, il était parfaitement esthétique...

Ses concepteurs avaient également doté Majhina de remarquables iris dorés et d'une abondante chevelure bleu azur. Sa peau couleur bronze, veinée de délicats motifs labyrinthiques d'un ton plus clair, était un piège dans lequel l'œil s'égarait sans pouvoir s'échapper, d'autant que, de minute en minute, ils changeaient imperceptiblement de teinte, de forme et de tracé.

Quand Génégène avait lancé ce modèle sur le marché, les propriétaires de bars et de restaurants se les étaient arrachés. Les clients succombaient au charme hypnotique de ces ravissantes créatures et renouvelaient leurs consommations pour le seul plaisir d'avoir à les solliciter. [...]

Majhina sourit et s'éloigna en direction du comptoir, ses cheveux flottant gracieusement sur ses épaules. Alexis la suivit des yeux, ensorcelé par l'élasticité de sa démarche. Pour la millième fois peut-être, il se demanda par quelle perversion de l'esprit on en était venu à créer les parumains.

Depuis une cinquantaine d'années, plusieurs consortiums¹ mondiaux – dominés de très loin par Génégène – commercialisaient des organismes issus du génie génétique. Avec une grande habileté, les bio-industriels avaient préparé les esprits à ce qu'ils avaient nommé la révolution génétique, ou *génévolution*. [...]

Le succès avait été phénoménal.

Bientôt, prétextant la pénurie de personnel dans certaines usines et dans le secteur du bâtiment, Génégène offrit de pourvoir les entreprises en ouvriers qualifiés, laborieux et peu revendicatifs. Les premiers para-humains venaient de voir le jour.

L'industrie commença à les utiliser massivement, puis l'agriculture, le commerce et les services, les parcs de loisirs, les aires de plaisir, l'éducation. [...]

Les techniques de production étaient désormais parfaitement au point. Grâce aux accélérateurs biologiques de croissance, les embryons passaient seulement trois mois dans les matrices artificielles des usines de Génégène. Une fois extraits des cuves, ils devenaient adultes en six ans. [...]

[On] leur greffait les implants neuronaux² qui leur permettaient d'acquérir une personnalité originale, de maîtriser le langage articulé et les tâches pour lesquelles ils seraient requis. Après une période de test, ils étaient lancés sur le marché. Par la suite, ils étaient capables d'apprendre, de se souvenir, de penser et d'éprouver des émotions comme n'importe quel humain, bien que la controverse fût vive sur la nature exacte de ces pensées et de ces émotions.

Jean Molla, *Felicidad* [2005], Gallimard Jeunesse, « Pôle Fiction », 2010.

Dans la gare Saint-Charles de Marseille, François Deschamps se rafraîchit dans une « buvette » avant de voyager jusqu'à Paris.

Au plafond, le tableau lumineux indiquait, en teintes discrètes, les heures des départs. Pour Paris, des automotrices¹ partaient toutes les cinq minutes. François savait qu'il lui faudrait à peine plus d'une heure pour atteindre la capitale. Il avait bien le temps. En face de lui, la caissière, les yeux mi-clos, poursuivait son rêve.

5 Sur chaque table, un robinet, un cadran semblable à celui de l'ancien téléphone automatique, une fente pour recevoir la monnaie, un distributeur de gobelets de plastec, et un orifice pneumatique qui les absorbait après usage, remplaçaient les anciens « garçons ». Personne ne troublait la quiétude des consommateurs et ne mettait de doigt dans leur verre.

10 Cependant, pour éviter que les salles de café ne prissent un air de maisons abandonnées, pour leur conserver une âme, les limonadiers² avaient gardé les caissières. Juchées sur leurs hautes caisses vides, elles n'encaissaient plus rien. Elles ne parlaient pas. Elles bougeaient peu. Elles n'avaient rien à faire. Elles étaient présentes. Elles engraisaient.

15 Celle que regardait François Deschamps était blonde et rose. Elle avait ces traits reposés et cet âge indéfini des femmes à qui les satisfactions de l'amour conservent longtemps la trentaine. Elle dormait presque et souriait. D'un cache-pot de cuivre posé sur la caisse sortait une plante verte ornée d'un ruban grenat éteint. Les feuilles luisantes encadraient, de leur propre immobilité, l'immobilité de son visage. Au-dessus
20 d'elle, au bout d'un fil, se balançait imperceptiblement le cadran d'une horloge perpétuelle. Les chiffres lumineux touchaient ses cheveux d'un reflet vert d'eau, et rappelaient aux voyageurs distraits que cette journée du 3 juin 2052 approchait de sept heures du soir, et que la lune allait changer.

René Barjavel, « *Ravage* », 1943

1. automotrice : véhicule se déplaçant sur rails par ses propres moyens.
2. limonadier : commerçant vendant des boissons au détail, consommées sur place.

Lisez le deux textes.

- 1- Quels sont leurs points communs ?
- 2- Quelle technique scientifique est à l'origine du récit dans le texte de J. Molla ? Et dans celui de Barjavel ?
- 3- Pourquoi le modèle de serveuse comme Majhina est-il exploité par les propriétaires de bars (texte 1) ? Quel rôle joue la serveuse dans le texte de Barjavel ? Dans quel but ?
- 4- Comment une société en apparence idéale est-elle remise en question ?